

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Montréal dans les années 50

La Bagarre de Gérard Bessette, Montréal, CLF poche, 1969 (1^{re} édition : 1958)

Pierre-Louis Vaillancourt

Numéro 45, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39360ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, P.-L. (1987). Compte rendu de [Montréal dans les années 50 / *La Bagarre* de Gérard Bessette, Montréal, CLF poche, 1969 (1^{re} édition : 1958)]. *Lettres québécoises*, (45), 57–59.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Montréal dans les années 50

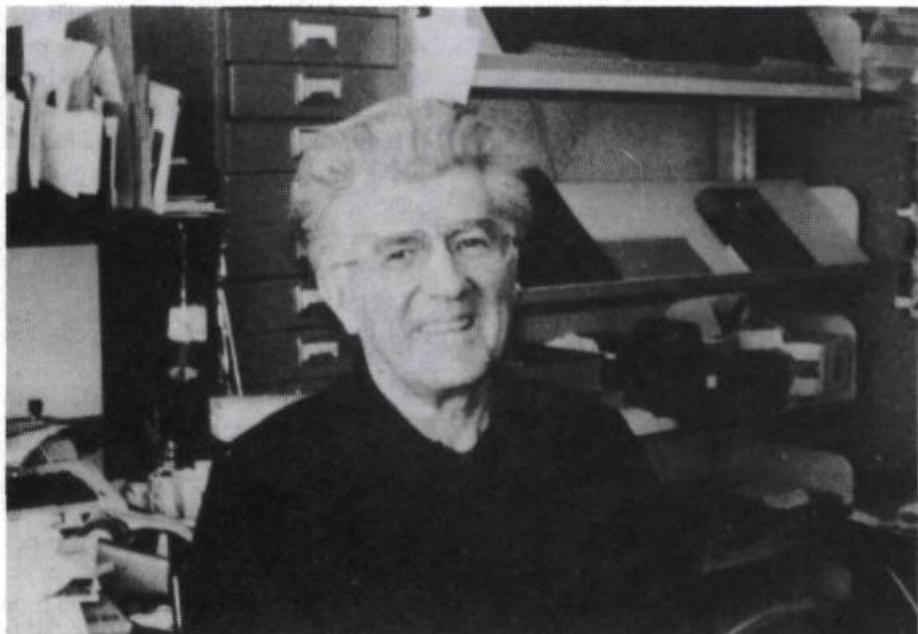
La Bagarre de Gérard Bessette, Montréal, CLF poche, 1969 (1^{re} édition: 1958)



Montréal dans les années 50? Montréal avant la loi 101? comment était-ce? «À l'ouest, les Anglais; à l'est, les Canadiens. Entre les deux une coulée israéliite!» (p. 91), nous répond Jules Leboeuf en 1958, ce personnage de *la Bagarre*, à la fois étudiant en lettres et balayeur de tramway, que le romancier Gérard Bessette fait asseoir à une table pliante pour décrire sa ville et ne parvenir finalement qu'à ce constat stérile des solitudes étanches. Gérard Bessette eût pu surimposer à cette tripartition spatio-ethnique une constante linguistique: l'ouest anglais, l'est français et/ou bilingue, ou encore le français au foyer et l'anglais au travail. Il s'en est gardé. Si le français et sa variante le joul restent langues vernaculaires, indigènes, pour la famille et les amis, les langues véhiculaires, celle des échanges entre gens qui ne se connaissent pas, ont aussi souvent une forme dualiste: le français et son sempiternel prince consort: «Darnière ronde, les boys... last round, folks... on farme... we are closing» (p. 16), entend-on à la Bougrine, cette boîte typique, représentant un camp de bûcherons. À ces propos font écho les appels du contrôleur de tramway: «des deux côtés, bôte

sides... avancez en avant... mine de door» (p. 136) et les invitations du patron Stevens à ses employés: «Please have a seat. Je n'ai pas souvent l'opportunité pour vous visiter» (p. 128). Et dans un restaurant chic: «les deux femmes ricânent: — *What is he saying?*» (p. 197) C'est qu'Augustin Sillery, l'étudiant dandy, fils à papa et à maman, venait de leur demander si elles n'avaient pas «par mégarde, laissé choir ce gant velouté». Les interventions de Sillery, elles, ne souffrent pas la traduction simultanée-instantanée; elles ont besoin d'exégèse et d'interprètes. Lui seul emploie avec aisance dans sa conversation un français châtié, à saveur littéraire, qui prend dans le roman valeur de langue référentielle. À la Bougrine, lorsqu'il entonne un pastiche épique du *Canadien errant*, «les interprètes effarés, débordés de questions, voulaient traduire à mesure» (p. 13). Ils s'escriment en vain et Sillery propose de faire «l'exégèse de certains vocables»

(p. 16). Lui-même doit parfois adapter son langage à ses besoins de drague en présence d'un jeune joueur de quilles: «C'est de la haute balistique! Augutin se reprit: les termes savants produisaient toujours un mauvais effet: — Je veux dire que vous me faites penser à un joueur de baseball professionnel» (p. 110). Il est donc le mieux placé pour porter un diagnostic sur la carence d'une langue référentielle: «Si nous parlons bien, nous nous sentons différents des autres et souffrons de cette originalité de mauvais aloi... si nous parlons mal, notre conscience nous avertit que nous devrions parler bien» (p. 53). Quant au caractère mythique de la langue, il n'est plus représenté, dans ce Montréal différent du Québec, par le latin; le sacré a fait place au sacre. Leboeuf remarque: «Les Français ne savent même pas qu'on sacre, ici» (p. 13). Aussi langue référentielle et mythique font-elles bon ménage de leur absence commune de statut et à la Bou-



Gérard Bessette

grine, les couplets obscènes du «rossignol du terroir» succèdent à ceux, obscurs, de Sillery.

Si Leboeuf ne réussit pas à écrire, c'est qu'il est prisonnier de sa vision stérilisante du cloisonnement urbain. Pour échapper à cette paralysie, Bessette privilégie les lieux d'échange, de circulation. Alors que le passage de la campagne à la ville marque essentiellement le clivage entre le milieu d'habitat et celui du travail, et la naissance d'un troisième espace-temps, pour les loisirs, Bessette ne juge pas intéressant l'examen de cette séparation et manifeste une prédilection nette pour le nouveau chronotope. Non que les lieux familiaux soient oubliés, mais ils sont dévalorisés. Après leurs libations à la Bougrine, Leboeuf, Sillery et leur comparse, Ken Weston, rentrent chacun à contre-cœur chez soi où les attend, dans la chambre, le salon ou la cuisine, une femme mère. Infailliblement dépités par cette attente importune, les hommes allument rageusement la lumière, éclairage cru du foyer. Il faudra deux jours, deux chapitres et une nuit à l'hôtel avant que Sillery ne se décide à retourner sous le toit maternel.

Si le lieu de résidence est à fuir, celui du travail est fugace et justement symbolisé par le tramway dans lequel Leboeuf fait ses lectures plus qu'il ne travaille à les nettoyer. L'espace existe pour l'usage plus que pour la production. Bien sûr les ouvriers s'y côtoient et parlent de «striker». Comment pourrait-il en être autrement en une décennie qui a connu les grèves de Louiseville, Lachute, Asbestos, Arvida, Dupuis, Valleyfield, Murdochville et... Radio-Canada, en 1958 précisément? Le désir de grève est évoqué, mais l'ouvrier selon l'évangile de Marx, conscient de ses intérêts de classe, fait défaut. De la même façon, les trois étudiants sont toujours présentés en dehors de cet autre lieu de production, mais culturelle cette fois, qu'est l'université.

À ces lieux, Bessette préfère ceux qui ne sont hantés ni par les ouvriers ni par les femmes (car présentes, elles, Murielle, Thérèse, Gisèle, en gâtent l'atmosphère), les cafés, restaurants, bars, salles de quilles... où la faune intellectuelle, hors de son territoire naturel, semble en contact avec l'âme de la ville, ou du moins à l'affût de sa vraie réalité, plus anthropologique que sociologique. Ces autres divers, souvent dégradés, va-

lent par leur hétérogénéité et leur fragmentation. Ils se différencient par l'exotisme de leurs noms: Tigre d'argent, Blue Sky, Bougrine, Vénus, Anchor, Two-Bit Lunch, et par leur pénombre: les lumières jaunâtres, bleuâtres et verdâtres y créent une ambiance propice à une relation subjective, de plaisir et de danger, entre les êtres.

Cette valorisation du tiers espace urbain s'impose pour l'établissement des circuits, des connexions, des passions, voire des batailles. Là se conjoignent et s'entrechoquent, sans s'amalgamer, les êtres qui autrement resteraient dans leurs sphères closes. Cet entremêlement produit un foisonnement connexe de niveaux langagiers. Les personnages sont plus définis par leur contexte discursif que par leurs actions. La variété des êtres se reconnaît à la diversité des langages. Les phénomènes de créolisation relevant de la diglossie urbaine sont représentés (patalisation, diphthongaison), tandis que subsistent les idiolectes: le clochard, ancien marin français, utilise l'argot tandis que le monsieur-pipi nègre parle anglais avec un accent du Sud et que Ken émaille son discours d'américanisms. Diverses langues mais aussi diverses formes du français se bousculent: précieux, neutre, joualisant, correct, fautif, avec des effets sur l'élocution, la syntaxe, le lexique. L'écrit, voire l'affichage: «BUY BRITISH» (p. 71), subit les mêmes secousses.

Mais ce plurilinguisme, cher à Bakhtine qui le tient pour le trait principal de la grandeur et de la force du roman, n'est pas ici représenté comme une richesse mais comme une pauvreté. Car le personnage principal, désireux d'exprimer cette complexité, souffre de n'avoir pas d'instrument adéquat pour le faire. La langue littéraire, survalorisée dans la quête de Leboeuf, n'est en fait assumée que par Sillery. Leboeuf lui concède d'ailleurs cette supériorité, mais au lieu d'en être jaloux ou de s'en inspirer, il se contente de remarquer: «C'est peut-être parce que ses paroles n'ont pas de contenu, précisément» (p. 60). La «facticité existentielle» (p. 53) évoquée par Sillery contamine son langage.

Comment cette langue référentielle peut-elle être à la fois recherchée et dénigrée? La valorisation tient à l'usage que les trois personnages doivent en faire pour leurs projets d'écriture. La dépréciation est liée à l'inadéquation pressentie entre

cette langue et le pouvoir, le père, Dieu, la loi et l'action. Le roman n'avoue ce discrédit qu'indirectement. L'exercice aisé, facile, subtil de la langue est toujours associé à la féminité. À sa figuration ridicule, d'abord, dans l'homosexuel, l'efféminé Sillery, celui dont un personnage épelle le nom en Cileri, comme un hors d'oeuvre, et qui n'impressionne, par ses manières et son langage, que les femmes. Pourtant, c'est le personnage le plus «dialogique» du récit, celui qui entre en communication avec un clochard, un ex-marchand chinois, un jeune voyou, une jeune fille de milieu modeste. À la fin, il part en Afrique, pour y danser «la carmagnole congolaise» (p. 212), arabesque des synthèses dont il est porteur. Mais il est déprécié pour son absence de maîtrise de soi et du réel, en dépit de sa maîtrise de la langue. Les autres personnages à partager ce vain règne sont des femmes, engagées et passives, dont l'attention excessive à la forme, pour Madame Sillery, ou l'obsession à corriger les erreurs de français, pour Thérèse, ennuit et agacent. Quant à Margot, la seule femme de milieu populaire, Leboeuf veut la fuir en alléguant cette fois qu'elle l'empêchait d'écrire, qu'elle «lui suçait son énergie» (p. 22).

Moins qu'une disposition de l'auteur, il convient de lire dans la répétition de ces associations méjugées entre la femme et la langue une misogynie de l'époque. Et moins qu'une misogynie, une impuissance de l'homme à reconnaître son manque à être. Dans une société désagrégée et colonisée, il apparaît plus facile d'attaquer les agents structurants comme la famille, le clergé et l'école que destructurants, comme les Anglais ou les Américains. Ces derniers sont sympathiques: le patron Stevens favorise l'avancement de Leboeuf et Ken est entiché de la société québécoise. La maison, elle, est rabaissée par la présence de la femme, devenue bouc émissaire de la faillite collective, l'église remplacée comme lieu d'échange par les débits de boisson.

L'école est tout aussi malmenée. Les trois universitaires poursuivent des travaux d'écriture: une thèse pour Ken sur les Canadiens français, un roman pour Leboeuf destiné à «donner une âme» (p. 28) à Montréal. Mais les deux ne prennent pas forme, comme l'avait remarqué André Belleau, parce que la société manque à la sociologie. L'enquête

de Ken passe par la médiation d'un roman de Lemelin. Le réel n'est pas ici qualifié. Pour Leboeuf, c'est le langage qui ne l'est pas. Entre ce *il n'y a rien à dire* et le *on ne peut rien en dire* flottent les tentatives de Sillery d'écrire un essai sur la rhétorique de Pascal. Cela, c'est encore écrire pour ne rien dire.

L'ambition de Leboeuf est la plus démiurgique. Il souhaite relever le niveau intellectuel du peuple, lui forger une identité, lui donner les moyens d'une intégration. Ce projet abstrait se heurte à une contradiction insurmontable quand on lui demande un conseil pour l'avenir de la jeune Gisèle, fille d'un camarade de travail. Il propose alors, devant ses talents en mathématiques, de l'envoyer suivre des cours en anglais à Sir George Williams, dont il juge le programme «plus profitable qu'un cours à base de latin et de dissertations» (p. 188), dis-
créditant non seulement l'école française mais la langue, car le mot accouplé à «latin» eût pu facilement être ici français.

Cette intention est ressentie comme portuse de désintégration et de perte d'identité: «Mais quoi ce qui arriverait si elle s'amourachait d'un Bloke tout d'ein coup?» (p. 185). La femme, en l'occurrence la mère de Gisèle, résiste et derrière elle l'église et l'école. Le curé donnera donc à la petite un coup de main pour qu'elle entre au couvent.

Mais ce triomphe tri-institutionnel est fragile et contesté: «un autre talent de perdu...» (p. 212), commente Leboeuf. Mais lui, l'homme, le laïc, l'universitaire, avait échoué à définir des perspectives originales et emballantes. Et ce «Socrate de cabaret», avec sa masculinité massive, finira un peu comme Diogène, «en balançant sa lanterne électrique au bout de son bras» (p. 215; dernières lignes du roman), à la recherche peut-être de la femme, et par elle de son propre avenir. □

Pierre-Louis Vaillancourt

20%
de réduction
SUR TOUS NOS LIVRES
FORMAT DE POCHE
AGENCE DU LIVRE
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE
1246 rue St-Denis — Montréal, Qué. H2X 3J6 —
Tél.: 844-6896

Roman



140 pages
9.50 \$

Un nouveau roman Un nouveau talent

une découverte

Nouvelles

Le goût des confitures

Bob Oré Abitbol

L'Arbre



7,50 \$ 112 pages

Un auteur à l'itinéraire surprenant...

Une joie d'écrire sans restriction...

Des souvenirs d'enfance et d'adolescence sans trucage qui vous feront vous souvenir de votre propre enfance.



éditions hurtubise hmh ltée

7360, boulevard Newman
Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2
Téléphone (514) 364 0323